

Guy I.

Petit coco bleu

BIOGRAPHIE

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICE LE BRIS

Petit coco bleu

C'était la fin des années 50. Elle était tout pour moi et j'étais son "Petit coco bleu". Bleu roi, bleu ciel, bleu France... Solange m'habillait toujours de bleu. Pour conjurer le sort qui s'était déjà bien chargé de moi ? Pour éloigner de moi d'hypothétiques bleus à venir ? Ceux de l'âme comme ceux du corps. Involontairement, et probablement inconsciemment, j'ai vécu là ma période bleue ! Rose aussi. Tellement rose ! Le ciel normand de mon enfance n'était pas toujours bleu, tant s'en faut, mais il me semblait que rien ne devait changer : je resterai pour l'éternité au cœur de cette enfance paisible.

Nous habitons dans l'enceinte d'une chocolaterie, *L'Ermitage de l'Epinais* à Fécamp. Noblesse normande pour un chocolat belge ! Nous habitons dans cette chocolaterie parce qu'Antoine et Solange y travaillaient. Dans cet univers, je tenais plutôt le rôle d'un *Charlie* que celui d'un *Willy*

*Wonca*¹, même si je n'avais pas de véritable raison de me plaindre et ne manquais pas de chocolat !

Solange rendait des services aux patrons. Antoine, un rital – "l'arabe" de l'époque – était homme à tout faire : balayeur, agent d'entretien, manutentionnaire... Chaque soir, je l'accompagnais dans sa tournée d'inspection de l'usine. J'en profitais pour dérober des rebuts de chocolat, des bavures. Nous ne manquions pas de chocolat à la maison, mais ces morceaux-là avaient un autre goût. Celui du menu larcin. Un léger piment sans réel danger. Qui m'aurait reproché de dérober des bavures ?!

En échange de leurs travaux, Antoine et Solange bénéficiaient, en plus d'un maigre salaire, d'un logement : une petite maison disposant de deux chambres à l'étage, la leur et la mienne. Le rez-de-chaussée comprenait une seule pièce, chauffée par une cuisinière à bois, unique source de chaleur de la maison. L'hiver, nous dormions les mains gantées de moufles !

Mon univers avait pour limites la grande carcasse de l'usine, sa haute cheminée de briques, le champ de course de l'autre côté de la route qui menait à Valmont et, jouxtant l'enceinte de l'usine,

¹ Charlie et Willy Wonca sont les deux principaux personnages du livre *Charlie et la chocolaterie* de Roald Dahl.

la grande propriété d'un notable et son parc, immense à mes yeux. Inaccessible.

Dans ce monde clos, j'ai vécu une enfance calme et solitaire. Je n'ai fréquenté l'école qu'ailleurs et plus tard, à l'âge de six ans, et il n'y avait à proximité aucun compagnon de jeu potentiel. Mon aire de jeu était la cour. Ou la cuisine où je passais de longs moments en compagnie de mes voitures miniatures *Dinky Toys*. Sur la toile cirée de la table, je déroulais d'extraordinaires scénarios. J'y jouais parfois tout simplement avec un petit tas de lentilles. Il m'arrivait aussi de vider consciencieusement le buffet pour le ranger ensuite, tout aussi consciencieusement !

Nous vivions chichement et tirions l'essentiel de notre subsistance d'un petit jardin. Le complément indispensable parvenait jusqu'à nous grâce aux nombreux marchands ambulants. Parmi eux, une marchande de poissons, petite bonne femme replète, arrivait en tirant la charrette à bois qui lui servait d'étal. Surnommée *La Mérussette*² en raison de sa profession, elle tenait, dans la mythologie locale, le rôle peu enviable de *Père Fouettard*, ou, pour employer une image plus locale, de *Père La*

² *La mé* signifie *la mère* en patois cauchois. *Roussette*, comme le poisson du même nom.

*Pouche*³. Aux éventuels enfants pas sages, de passage à la maison, la simple évocation de la convocation et donc de la venue imminente de *La Mérussette* transformait l'énergumène le plus endiablé en docile angelot. Pour le commun des adultes, à l'imagination notoirement limitée, elle était tout simplement femme de marin, marchande de poissons.

Nos rares sorties en ville nous menaient parfois jusque chez le marchand de jouets, pourvoyeur de *Dinky Toys*. Antoine et Solange avaient peu d'argent, mais ils me gâtaient. Je les ai assiégés des semaines durant pour qu'ils m'achètent un magnifique camion à bois, un *Willem* (une marque aujourd'hui disparue) composé d'un tracteur et d'une remorque sur laquelle je chargeais et déchargeais des troncs d'arbres de vingt centimètres. Ils finirent par abdiquer. Comme toujours...

Pour une raison que j'ignore (bigoterie des patrons ?), dans l'enceinte de l'usine se trouvait une chapelle. J'ai le vague souvenir de vieilles religieuses qui nous visitaient de temps à autre. Étaient-elles vraiment vieilles ? Était-ce mon regard

³ Une poche (prononcez *pouque*), en patois cauchois, est un grand sac à pommes de terre. Le Père *La Pouche* vient chercher les enfants pas sages et les emmène, on ne sait où - et on préfère ne pas le savoir -, dans son grand sac.

d'enfant ou le fait que, dissimulées dans leur costume, elles paraissaient sans âge défini, qui me les faisait percevoir ainsi ? Ces religieuses m'offraient très souvent un chocolat fourré que j'appelais "*chocolat à la fourrure*" ! Un chocolat au lait, certainement chargé en sucre, car son absorption était systématiquement suivie d'un mal de dents. Je détestais ce chocolat, lui préférant de loin mes "bavures" chapardées !

C'était la fin des années 50 et bientôt la fin d'une douce époque...

.../...

Sept ans de bonheur

La vie à Mantes fut une époque d'ouverture. J'allais à l'école, je rencontrais des camarades de jeu dans le voisinage, je découvrais d'autres membres de la famille.

Il était moins facile d'aller à l'école Armand Gaillard que d'en revenir. Non pas que je n'aimais pas l'école. Non, je parle du trajet. Difficile surtout pour Solange. Un kilomètre et demi tout en montée à l'aller. Même en *Solex*, il fallait donner de sa personne pour aider un peu la machine. Bien entendu, il n'était pas question que je mette pied à terre ! Et, comme je déjeunais à la maison, nous effectuions trois allers-retours par jour.

J'effectuais parfois le chemin à pied, seul ou en bande, quand Solange avait un empêchement. Sur le trajet, une clôture me fascinait. Un entrepreneur de maçonnerie, probablement désireux d'exhiber l'étendue de son savoir-faire, avait orné le mur d'enceinte de sa propriété de moulages en béton : des branchages très réalistes agrémentés de moulages d'animaux tout aussi réalistes. Un bestiaire fabuleux de lézards et de serpents prêts à bondir et à mordre

que je caressais du bout des doigts comme on effleure un danger en jouant à se faire peur.

Le quartier était un mélange hétéroclite de familles plutôt aisées : employés, techniciens, cadres, chefs d'entreprise... Notre condition sociale aurait pu nous tenir à l'écart. Il n'en fut rien.

J'ai gardé en mémoire de nombreux voisins de la rue de Dreux. Les Melin, commerçants en pièces détachées pour l'automobile à Mantes. Une belle maison, une bonne à demeure, un fils de mon âge, Philippe, et Francis, de deux ans mon aîné, deux copains... Les Briand : Philippe, lui aussi de mon âge, une maison somptueuse, un père carrossier automobile et une maman carrossée façon Nicole Kidman ! Les Auffresson : un garçon, deux filles, une mère et une grand-mère mercières sur les marchés des alentours. Tant d'autres encore... Les *Transports Durand* : une grande cour avec des camions rouges, des semi-remorques et des citernes rutilants ! Un autre voisin encore, artisan, transporteur-livreur de charbon et heureux possesseur lui aussi d'un superbe camion.

Les fins de mois étant bien souvent difficiles, Solange faisait des ménages dans le voisinage, Antoine entretenait des jardins. Quand je ne jouais pas chez l'un ou l'autre de mes camarades du

voisinage, j'aimais accompagner Antoine et Solange sur leurs lieux de travail. Ils travaillaient régulièrement pour un prothésiste dentaire et sa femme, qui possédaient un grand et beau jardin, un parc à mes yeux. Ces clients me gâtaient, en livres, en voitures miniatures, me gratifiaient d'une pièce pour un coup de main donné au ramassage des feuilles mortes, à la cueillette des poires... Une pochette de cartes peintes par des personnes handicapées qu'ils m'offrirent me fit l'effet d'un trésor !

Nous passions fréquemment les dimanches dans notre jardin. Notre jardin ou, plus précisément, celui de Moïse, le père de Claude, un grand jardin ouvrier en bord de Seine. Claude nous avait proposé d'aider Moïse à l'entretenir. En échange, nous pouvions en profiter à notre guise. Pour nous y rendre – et nous y allions aussi souvent que possible – il fallait traverser Mantes-La-Jolie et parcourir près de quatre kilomètres à pied ou en *Solex*. La distance et le manque de moyens de transport imposaient une organisation sans faille : l'essentiel, rien que l'essentiel, et dans un volume minimum. Au jardin, nous retrouvions Moïse, Yolande et Claude, leurs enfants, Régis, Catherine et Muriel. Pour une raison oubliée, j'appelais Catherine, "*La Bougnette*". Je me

souviens en revanche fort bien d'elle, premier bébé que je pris dans mes bras à l'âge de sept ans.

J'ai retrouvé l'atmosphère de ces dimanches en famille au bord de l'eau dans *Les enfants du marais*, un film de Jean Becker avec André Dussolier et Jacques Villeret : le temps qui s'étire, la fraîcheur de la cabane sous le cerisier, le pique-nique qui s'éternise, les grands qui devisent de tout et de rien et s'en délectent, qui savourent l'instant et le vin qui l'embellit, les voisins qui viennent trinquer et apporter leur contribution essentielle à la culture de la batavia dans les règles de l'art ou un avis tout aussi essentiel et définitif sur le temps qu'il fera le lendemain compte tenu de la présence ou de l'absence de vent et de nuages...

Pendant ce temps, loin de saisir la portée capitale de ces propos, Régis et moi, pauvres ignorants, nous taquinions la grenouille dans un étang tout proche.

Nos moments de loisirs comprenaient aussi les visites à la Tante Raymonde qui habitait une grande et agréable maison à Mantes, en lisière de campagne. Elle travaillait comme lingère dans une clinique et avait, me semble-t-il, cinq fils, mais plus de mari. Chez cette femme très gentille vivaient, en dépit de leurs vingt et trente ans respectifs, deux de ses fils célibataires, tout aussi gentils et qui aimaient bien

jouer avec moi. C'est en leur compagnie que je montai pour la première fois dans une voiture : une *Peugeot 403* à toit ouvrant !

Ces deux années à Mantes et mes cinq premières années à Fécamp furent les plus belles avant longtemps. Sept ans de bonheur.

Antoine et Solange, dont j'étais le "Petit coco bleu" et qui étaient tout pour moi, étaient Pépère et Mémère. Ni père ni mère. Mais tellement plus. Mes grands-parents maternels. Tellement grands !

Elle m'arrache au monde

Le ciel est sans nuage. C'est une journée d'été paisible et infinie. 1961 ? 1962 ? J'ai la mémoire des lieux et des décors, pas celle des dates. Surtout lorsque ces dates rappellent des moments douloureux. Ce jour-là, le malheur a pour cadre un beau décor : la maison de mes grands-parents. Une maison modeste, mais où j'ai vécu si heureux. Une trop belle journée pour la fin d'un monde.

Je m'accroche aux jupes de Mémère. Je ne veux pas la quitter. Pourquoi devrais-je la quitter pour suivre cette femme, ma mère depuis hier ?! Mes grands-parents m'ont prévenu la veille. On allait venir me chercher. "On" : mes parents. J'avais donc des parents, autres que Pépère et Mémère ? Et soudain, j'existais à leurs yeux ?

Ils sont arrivés en fin de matinée. Deux inconnus. Ma mère et un homme que l'on me présente comme un cousin de mon père. Pour la première fois, je prononce le mot "maman". J'ai huit ans.

Ils sont venus avec des cadeaux et des promesses, autant de tentatives pour acheter mon

pardon, sinon ma docilité. La gêne suintait de leur moindre geste, de leur moindre parole.

Je m'accroche aux jupes de Mémère, certain que quelque chose va finir. Les comportements de Pépère et de Mémère sont inhabituels. Ils savent quelque chose qu'ils n'ont pas pu me dire. J'en suis certain. Le déjeuner était bien trop silencieux, leur angoisse palpable. Comme était palpable le malaise de ma mère. Elle voulait probablement abréger ce face à face. Et moi, au bord du gouffre, pris de vertige, alors que tout s'effrite autour de moi. Un vertige qui se transforme en nausée. Mon état physique témoigne de mon mal-être psychique. Lamentable. Choqué. Je n'ai ni faim, ni soif. Mes jambes flageolent. J'ai envie d'uriner toutes les cinq minutes. Envie de vomir aussi. Une intuition viscérale. De tout mon être, je pressens l'inéluctable et je dois l'extirper de moi, éloigner de moi le malheur que ces étrangers apportent. Ils peuvent me raconter toutes leurs sales histoires, leurs promesses pour me rassurer : *"C'est un essai, pendant les vacances"...* *"Après, tu reviendras"...* *"Tu auras une belle chambre..."* Je n'en crois rien.

Je m'accroche aux jupes de Mémère comme à une ultime bouée. Et je crie. Je pleure et je m'accroche car je sais que je vais les perdre, elle et

Pépère. Tout autour de moi transpire l'inévitable. Y compris les pleurs lamentables de notre chien Bobby qui tire sur sa chaîne. Je vais quitter définitivement cet endroit et je sais qu'il comprend.

Alors, il faut qu'on m'attrape, il faut qu'on m'arrache. Et je crie et je pleure. Encore et encore. Comme pleure Mémère qui tente de m'apaiser. Comme pleure Pépère.

On réussit à me faire asseoir, toujours à force de promesses, dans la 203 du cousin.

Le voyage est long et épouvantable. À l'époque, pour relier Mantes au Havre, il faut près de quatre heures, par une route nationale qui traverse de nombreux villages et villes, Rouen... L'envie de vomir ne me quitte pas. Tout mon corps refuse de les suivre. À chaque arrêt, je tente de m'échapper avec l'idée de rentrer à Mantes à pied. Ils prétendent vouloir mon bien. Comment pourrais-je les croire ?! Cette femme m'a mis au monde, puis oublié. Et, en cette belle journée d'été, elle m'arrache au monde que j'aime.

.../...

Les racines du bonheur

Au milieu des années 60, pendant les grandes vacances d'été, j'ai par deux fois accompagné Pépère et Mémère en Italie, à Gaiola, le village natal de Pépère (qui jamais n'opta pour la nationalité française), un petit village de montagne piémontais, situé près de Cuneo, dans le nord de l'Italie. Pour mes grands-parents, qui d'ordinaire ne connaissaient que l'usage du vélo et du *Solex*, ces voyages prenaient l'allure d'expéditions. Il fallait préparer l'itinéraire, prévoir les changements. Un long voyage de trente heures qui commençait par un Mantes-Paris en train, puis la traversée de Paris en métro pour rejoindre la gare de Lyon. Venait ensuite le long trajet Paris-Turin. De Turin, un petit train, style western avec banquettes en bois, nous menait à Cuneo.

Dans les trains, nous passions le temps comme nous le pouvions. Pour moi, la première fois surtout, j'allai d'émerveillements en enchantements. Chaque coude de voie ferrée révélait un paysage nouveau : sommets enneigés des Alpes, rivières et torrents des vallées... Je découvrais tout cela dans le bruit incessant du train qui avance et qui semble ne jamais

devoir s'arrêter, impressionné par les brusques aspirations des tunnels et l'obscurité soudaine, par la lumière aveuglante au sortir de ces mêmes tunnels. Et, pour que je fasse provisions d'images et de souvenirs, Pépère ou Mémère me réveillait pour me faire profiter du spectacle d'une cime sous la lune. Tout était nouveau, même les modestes casse-croûte sur les genoux, partagés dans la convivialité du compartiment.

Emerveillé et repu de sensations, je voyageais en petit enfant sage. Un peu inquiet tout de même devant l'attitude de Pépère qui donnait l'impression de ne rien maîtriser de la situation : tout le temps pressé, inquiet de rater la correspondance, les cafouillages qui s'ensuivaient, les changements de quai in extremis avec tout notre barda sous les bras. Mémère temporisait... Pépère, dans ses quotidiennes prises de bec avec Mémère, lui assénait de sempiternels "*Tu nous cagnes*", manière de dire "*Tu nous embêtes*". Là, c'était vraiment lui qui nous "cagnait". Qui la "cagnait", surtout. Moi j'observais. Un peu inquiet, mais coi.

Un moment précis du périple stressait tout particulièrement Pépère : la douane. Il est vrai que notre situation pouvait intriguer : un couple mixte, âgé, accompagné d'un enfant qui n'était pas le leur.

Une fois les contrôles effectués, la tension retombait un peu. Jusqu'au retour... Restaient tout de même le changement de train à Turin pour Cuneo et la *Courrière* de Cuneo à Gaiola. La *Courrière* – prononciation à la française pour Corriere ? – était un gros bus gris bleu, en réalité une sorte de train routier à deux wagons. Au premier bus motorisé était attelé un deuxième bus sans moteur destiné à satisfaire la demande. La *Courrière* était effectivement bondée, de villageois de retour du marché de Cuneo ou de visites à l'hôpital et qui, au fur et à mesure de la progression du convoi, s'égaillaient dans les petits villages et hameaux de la montagne. Ici aussi tout était nouveau. L'ambiance bon enfant, la langue, le vacarme du moteur, le klaxon, forcément italien, que le conducteur semblait vouloir rentabiliser à tout prix tant il en faisait un usage immodéré.

À Gaiola, personne ne nous attendait. Pépère et Mémère avaient bien prévenu de notre arrivée un mois auparavant, mais la date était approximative. Le bus nous déposait à l'entrée du village, à proximité d'un pont franchissant un torrent. Chargés de nos bagages, nous empruntions un chemin dans la montagne pour nous rendre chez Josef, le frère de Pépère. La première fois que j'accompagnai mes

grands-parents, en 1964, marquait le retour de Pépère dans son pays après une longue absence. Il n'y était pas revenu depuis la naissance de ma mère. Les retrouvailles des deux frères furent l'occasion de pleurs et de longues embrassades. Une émotion faite du mélange d'une joie immense et de la nostalgie tout aussi grande de tous les instants qu'ils n'avaient pas partagés.

Sur la petite place du village, je découvrais subitement une partie exotique de ma famille. Josef, mon grand-oncle, Emma, sa femme, leurs trois fils, Matteo, Pier Aldo et Giovanni. Exotisme renforcé par leurs palabres dans une langue inconnue et par la surprise d'entendre Pépère parler cette même langue chantante.

Ai-je un peu parlé l'italien ? Je n'en ai pas le souvenir. Pas plus que je n'ai celui de difficultés particulières éprouvées à me faire comprendre de mes cousins. Quelques rudiments, des gestes, des regards et des sourires nous suffisaient probablement pour communiquer.

Matteo, l'aîné des cousins, déjà marié, exerçait le métier de maçon dans les villages alentours. Il possédait une épatante petite automobile rouge dotée d'un klaxon... italien !

Pier Aldo m'impressionnait pour une autre raison : la soutane noire qu'il arborait quand il revenait du séminaire. Un retour chaque fois officialisé par une séance photo familiale.

Giovanni, le benjamin, de quatre ans mon aîné, travaillait à la ferme parentale l'été. Il devait lui aussi intégrer le séminaire à la rentrée suivante. Il ne me semble pas que les deux frères aient fait ce choix par vocation ou contraints par la volonté de parents particulièrement pieux. L'entrée au séminaire était plus prosaïquement la garantie pour les gens de condition modeste d'offrir une bonne éducation à leurs fils.

Isolé dans la vallée, Gaiola était un village paisible, composé de deux ou trois fermes regroupées. Nous ne logions pas chez mon grand-oncle Josef, mais chez une grand-tante, qui avait hérité de la moitié de la maison familiale, l'autre moitié appartenant à mon grand-père. En l'absence de Pépère, sa sœur jouissait de l'ensemble. La Pina, ou Tante Pina, ainsi que l'appelions, n'avait jamais voulu vendre sa part ni racheter celle de Pépère, pas plus qu'elle n'avait consenti à un quelconque échange contre un lopin de terre. Cet état de fait avait déclenché le début d'une ère glaciale dans leurs relations. Même s'il donnait le change et cohabitait

avec La Pina en bonne intelligence, Pépère en avait fait son ennemie jurée. Probablement qu'elle-même tolérait son frère "chez elle" les rares fois où il venait parce qu'elle n'avait pas d'autre choix. Probablement aussi qu'il importait à Pépère de montrer qu'il n'abandonnait pas sa part d'héritage et qu'il entendait bien profiter de sa maison. Nous logions donc dans cette maison constituée en son milieu d'une grande cuisine-salle-à-manger pourvue d'un âtre. L'étage inférieur abritait quelques vaches qui l'hiver procurait un surcroît de chauffage animal. L'étage supérieur était composé de deux chambres où nous couchions.

Le programme de mes vacances était des plus simple. J'accompagnais Pépère dans ses visites aux alentours à des amis d'enfance, à des parents plus ou moins proches. Nous étions chaque fois accueillis dans ces familles comme des rois. Je me régalaïs de leurs palabres et, parfois, d'un peu du meilleur vin fait maison que l'on me faisait goûter...

Avec Giovanni, nous étions chargés du ravitaillement en eau potable. Nous enfourchions des vélos pour aller remplir nos bouteilles à *la Fontanelle*, une source à l'écart du village. Gaiola n'était pas approvisionné en eau courante et, comme de nombreuses régions à cette époque, vivait dans un

confort sommaire. Une situation propice à une vie communautaire dont les lieux d'échange étaient notamment le lavoir et le four à pain. Une vie paysanne entièrement rythmée par les saisons et les conditions météorologiques. Ainsi, l'été, il y avait la grande affaire des moissons à laquelle nous avions la chance de participer. L'entraide était la règle. L'absence de mécanisation nécessitait la participation de chacun selon ses facultés. Pépère aidait à faucher, j'aidais à étaler la paille et à la remuer pour qu'elle sèche correctement. Le tout dans des odeurs d'herbe chaude, des sueurs et des boissons fraîches des pauses, dans l'ambiance des chants et des rires destinés à exorciser la fatigue.

Il y avait aussi les journées entières à la *pasture*, des grandes étendues d'herbe sauvage parfumée de fleurs à flanc de montagne où, à l'aide de bâtons, Giovanni et moi menions un petit troupeau de vaches. Comme elles, nous étions libres et seuls, dans le silence, le soleil et le vent. Quand Giovanni ne jouait pas du magnifique harmonica que lui avait offert Pépère, il me faisait découvrir cette nature qu'il connaissait parfaitement : myrtilles, edelweiss...

La maison de La Pina et de Pépère n'était pour nous qu'un gîte. Le couvert, nous le trouvions chez Josef et Emma, auprès de qui nous passions la

plupart de nos journées. Comme il était hors de question pour Josef et Emma d'accepter un quelconque défraiement, Pépère avait décidé de vendre un bout de terrain pour offrir une gazinière à son frère. Ce cadeau améliorerait grandement le confort de la maison. Pour effectuer cet achat, nous nous rendîmes en bus à Cuneo. Ce fut une belle surprise pour Josef et Emma, un luxe qu'une vie entière de labeur n'aurait probablement pas suffi à financer. Ce fut pour moi une belle journée en compagnie de mes grands-parents, éclairée par un déjeuner inattendu en terrasse, sous la fraîcheur des arcades d'une place de Cuneo.

Arrivait fatalement la fin des vacances et le moment du départ. Les embrassades n'étaient alors faites que de douleur et des doutes que chacun essayait de taire. Y aurait-il d'autres retrouvailles ? Nous quitions Gaiola avec des cadeaux et des spécialités locales achetées dans l'unique épicerie du village tenue par Tante Pina : du riz spécial risotto, du vin de Marsala... Nous emportions ainsi dans nos bagages un peu du pays de Pépère. Cela nous réjouissait. Mais la phobie de la douane reprenait rapidement Pépère et donnait lieu à des procès d'intention et à d'hypothétiques représailles envers des douaniers susceptibles d'en vouloir à nos trésors.

"Je jeterai le riz par la fenêtre du train plutôt que de le leur donner !", disait-il. Les contrôles, doublés, car effectués d'abord par des douaniers italiens puis français, étaient effectivement minutieux. Leur long déroulement, de nuit, et l'attente qui les précédait, amplifiaient l'angoisse qu'ils généraient. Pépère n'eut jamais à mettre ses menaces à exécution. Nous pûmes profiter des spécialités et, en les savourant, nous repaître de nos souvenirs.

Ces vacances en Italie furent de merveilleuses fenêtres dans mon décor de l'époque. À toutes les belles découvertes que je faisais – paysages, personnages – s'ajoutait la joie incommensurable de vivre à nouveau quelques temps avec ceux que je considérais comme mes vrais parents, ceux qui me donnaient de l'amour. Et, lorsqu'on est enfant ou adolescent, quelques temps c'est tout le temps ; le bon temps ne peut pas finir. À Gaiola se trouvaient – et se trouvent encore – les racines d'un bonheur inépuisable. Un bonheur que l'on fait durer, que l'on use jusqu'à la corde.

.../...

Arnaque à la communion

Ce chapitre pourrait s'intituler "*Comment j'ai grugé parents, curés et autres grenouilles de bénitier*". Je n'en suis pas peu fier.

Mes parents, pourtant catholiques non pratiquants, m'avaient forcé à suivre le catéchisme et à faire ma communion. Le jeudi, de dix à onze heures, c'était donc catéchisme obligatoire, chez une dame au demeurant très gentille. De sa maison, je pouvais voir la forêt. Entre la multiplication des pains et l'ouverture des eaux de la Mer Rouge, en esprit je rejoignais mes copains. Dans la forêt voisine, ils réalisaient des miracles bien plus tangibles : résurrections de cow-boys transpercés de flèches ou d'indiens truffés de plombs !

Le catéchisme générait un surcroît de travail. Dieu exigeait des devoirs. Là aussi, j'appris à ruser. Grâce à un répertoire d'excuses toutes prêtes – "*Ma mère m'a retenu...*", "*J'étais malade...*" – je parvenais à sécher un jeudi sur deux en moyenne.

Comme si cela ne suffisait pas, qui dit catéchisme, dit messe. Là encore, il fallait ruser. Nous avions une carte de messe – Dieu exigeait des

ouailles assidues – que l’on faisait signer par le curé. Je m’arrangeais pour la faire signer par un copain ou j’imitais la signature du curé et je grappillais ainsi une nouvelle heure de liberté. Je n’en faisais pas forcément grand-chose – je pouvais errer où bon me semblait, faire une partie de baby-foot au café du coin... – mais chacune de ces heures avait un goût délicieux, celui des victoires sur l’adversité. Certes il fallait se lever de bonne heure le dimanche et sacrifier une grasse matinée, mais c’était le prix à payer pour une heure de liberté !

Insouciant, je n’ai pas vu la communion arriver. À l’époque, j’avais quitté le collège pour le Lycée Porte Océane situé en centre-ville. Inscrit à l’aumônerie, je n’y mettais jamais les pieds. Je ne connaissais même pas le nom du curé ! Quand je me rendis compte que le jour de la communion approchait dangereusement et qu’il allait falloir jouer serré, j’allai tout bonnement voir l’aumônier. Il ne posa pas trop de questions. Il crut à mon histoire – que je suivais assidûment le catéchisme dans mon quartier – et me rattacha à un groupe. Quand vint le moment de la retraite de communion, j’affirmai au curé de mon quartier que je l’avais déjà faite à l’aumônerie du lycée ! Je me présentai donc tout neuf, après seulement quelques leçons de catéchisme,

sans m'être jamais confessé ni avoir assisté à aucune messe, devant le corps du Christ que j'avalai pour la première et dernière fois le jour de ma communion. Mes parents n'y virent que du feu (la flamme du saint-esprit ?!). Pendant toutes ces années, les jeudis et les dimanches, j'avais glané des heures de liberté au bon goût d'arnaque. Je menais déjà ma modeste, mais vitale, lutte contre la contrainte.

Le jour J, j'étais d'autant plus content d'avoir berné mes parents que, dans leur pingrerie et leur hypocrisie, ils m'avaient affublé d'une ridicule aube d'occasion qui m'arrivait aux genoux.

.../...

Annie, ma Princesse

Zoom arrière. Gainneville, fin de l'été 1970. J'ai seize ans. Dans le terrain voisin, planté de pommiers et arpenté par quelques moutons, une jeune fille se balance. De la fenêtre de ma chambre d'adolescent, je l'observe. Elle est blonde et, quand elle ne s'élanche pas vers le ciel, ses longs cheveux viennent caresser ses hanches de princesse.

Lors de la pendaison de crémaillère organisée par mes parents pour officialiser leur installation à Gainneville, Annie – puisqu'ainsi se nommait ma princesse – vint aider sa mère dont mes parents avaient dû louer les services pour l'occasion, la mère d'Annie effectuant diverses tâches ménagères chez des particuliers de la commune. Je voyais ma demoiselle à la balançoire de près pour la première fois. Le coup de foudre fut immédiat. Elle était là, bien réelle, et, comme il n'était pas question que je la laisse filer ou qu'elle tombe entre les mains d'un cousin, je l'accaparerai autant que je pouvais. Et je fis tant et si bien qu'elle aida bien peu sa mère.

Avec ses longs cheveux blonds, ses mini-jupes et sa bouche pulpeuse, Annie ressemblait à Brigitte

Bardot. Quand nous nous promenions, elle accrochée à mon bras, et que l'on se retournait sur notre passage, j'étais heureux. Heureux et fier.

Nous nous arrangions pour nous voir tous les jours. Si elle venait au Havre, je désertais mon travail de géomètre ne fut-ce qu'un quart d'heure. Le soir, plus question de faire des heures supplémentaires.

Nous passions la plus grande partie de notre temps libre ensemble et, comme nous ne disposions pas de véhicule, nous nous promenions dans la campagne environnante ou restions dans ma chambre confortablement équipée grâce à mon salaire : télévision, chaîne hi-fi... À force de passer du temps dans cette chambre, il arriva ce qui peut arriver quand un garçon et une fille amoureux se retrouvent régulièrement seuls dans une chambre : Annie fut enceinte. Malgré notre jeune âge, cela ne nous ébranla pas outre mesure. Nous étions mûrs. Nous étions sûrs. Le mariage fut programmé pour le 7 octobre 1972, date qui coïncidait avec l'anniversaire d'Annie. Elle avait 19 ans, j'avais six mois de moins. Il nous fallut donc l'autorisation de nos parents. Le mariage nous émancipa, deux ans avant l'âge légal de 21 ans.

Même si, une fois encore, mes parents ne brillèrent pas par leur générosité, ce 7 octobre 1972 fut la plus belle journée de ma vie. Une fois les mariages civil et religieux effectués à Gainneville, un repas simple fut servi chez mes parents à quelques invités. Peu m'importait, je n'avais d'yeux que pour celle que je savais être la femme de ma vie et j'allais quitter la maison de manière officielle.

Nous emménageâmes dans un petit appartement sous les toits, dans le centre-ville du Havre, dans le quartier des Ormeaux, un petit deux pièces rénové que mon employeur nous louait à un prix très raisonnable. C'est là, ou plus exactement à la maternité alors située en bas de la rue Guillaume le Conquérant, à l'emplacement actuel d'une résidence pour personnes âgées, que naquit Stéphanie le 28 février 1973, un bébé blond à la frimousse ronde, toujours souriant. Un bébé sans souci.

Je passai mon permis et nous achetâmes une voiture. Nous ne vivions pas dans le luxe, mais nous avions le principal : l'indépendance. C'est à cette époque qu'Annie put cesser de travailler, grâce à mon deuxième boulot de dessinateur de plans.

.../...

Merci calcanéum !

Quand Stéphanie commença à marcher, le besoin et l'envie d'agrandir notre espace vital se firent sentir. Grâce à une relation, nous louâmes le rez-de-chaussée d'une petite maison, impasse Eugène, une petite impasse à laquelle on accède par la rue de l'Épargne, une rue de la "Côte" havraise⁴ toute en pente et en virages. Le logement en piteux état nécessitait de nombreux travaux. À peine plus grand que notre précédente habitation – cuisine, salle, chambre, salle de bains WC, WC qui se trouvaient à l'extérieur et que nos travaux permirent d'inclure dans le logement – cet appartement était doté d'au moins deux avantages : une petite cour indépendante et sans vis-à-vis que Stéphanie pouvait explorer en toute tranquillité, une cave qui s'avéra fort utile dans mes débuts de photographe. Stéphanie dormait dans notre chambre et finissait presque toutes ses nuits dans notre lit. De ce logement vétuste, nous fîmes notre "chez nous", rénové et arrangé selon nos goûts.

⁴ Au Havre, la côte peut désigner le littoral ou la partie de la ville construite à flanc de falaise, entre la ville haute à la ville basse.

Le propriétaire, Monsieur Destailleurs, kinésithérapeute à la retraite et sans enfant, m'avait plutôt à la bonne. Je pense qu'il me considérait un peu comme son fils. Il m'offrit un jour une caisse à outils en bois. À ses paroles et à son attitude, je perçus qu'il le faisait en cachette de sa femme.

Vint la première rentrée des classes pour Stéphanie. Et les premières photos d'elle que je développai, comme ce premier jour d'école avec son cartable. Je me souviens encore de l'anxiété que j'éprouvais. Un arrachement banal, ressenti par tous les parents, mais un arrachement tout de même.

Nous vécûmes dans ce quartier tout en escaliers jusqu'en 1976, à peine trois ans. Dès la naissance de Stéphanie, et peut-être bien avant, nous avons formé le projet de faire construire notre maison. Projet contrecarré à l'époque par une épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes, de la mienne surtout : le service militaire. La perspective d'une année sans revenu nous imposait une prudence financière ponctuelle.

En 1975, je fus appelé pour les "trois jours" qui, en réalité, n'en duraient qu'un et demi. Je pris le train un matin pour Vincennes, angoissé par le simple fait de quitter Annie pour la première fois plus d'une journée et par l'incertitude sur mon sort,

sur notre sort. Dans le train, je rencontraï des connaissances. On discuta, on blagua. Pour dissiper nos angoisses. Nous avions chacun les nôtres : il y avait ceux qui voulaient y aller et qui ne trouvaient que de bonnes raisons d'être exemptés, ceux qui souhaitaient y échapper et qui se creusaient la tête sans y dénicher le début du commencement d'une bonne raison de pouvoir y parvenir... Pour ma part, je me raccrochais avec espoir à mon statut de père de famille. Un copain espérait, lui, que son petit gabarit le sauverait.

Arrivé à Vincennes, après la perception du barda, je subis mes premiers tests. Avec succès ! J'aurais pu simuler un quelconque problème physique ou mental, je ne savais pas faire. Je profitai d'une pause pour rencontrer une sorte d'assistant social. Je pensais qu'expliquer ma situation de père et de charge de famille me permettrait au mieux d'obtenir l'exemption, au pire de négocier (!) une affectation pas trop lointaine et d'éviter des destinations telles que Toulon ou Strasbourg, ma hantise ! Naïf, je confondais armée et diplomatie. Je fus reçu sans ménagement et l'on me fit remarquer que si l'on exemptait tous les pères de famille, il n'y aurait bientôt plus d'appelé. Je me voyais donc déjà élu. Heureusement, le lendemain, ma bonne étoile allait

brillamment évincer la diplomatie. Elle ne brilla d'abord que faiblement sur ma première nuit dans un dortoir militaire. Les angoissés se débrouillaient comme ils le pouvaient avec leurs angoisses. Des types qui voulaient devenir pompiers de Paris pleuraient parce qu'on ne voulait pas d'eux. Moi, je n'espérais plus grand-chose, si ce n'est une affectation la moins éloignée possible du Havre. Autant jouer à la loterie !

Le lendemain, après un réveil tout en délicatesse militaire, je fus soumis à toute une nouvelle batterie de tests et la journée se termina par un examen médical. Je me retrouvai dans un long couloir, avec vingt cabines de chaque côté. Derrière chaque porte, un médecin. Bienveillant ou malveillant ? Mon sort se jouait là. Quarante numéros de loterie. Qu'est-ce qui fait que l'on tire le mauvais numéro plutôt que le bon ? J'attendis mon tour, en me demandant bien à quelle sauce j'allais être mangé derrière l'une de ces portes et en tripotant nerveusement quelques radiographies récentes de mon pied droit. Quand je travaillais chez le géomètre, je m'étais cassé le calcanéum à la suite du franchissement d'une palissade de chantier et d'une mauvaise réception au sol. Comme il n'est pas possible de plâtrer cette zone, ce type de fracture se résorbe lentement et il

s'ensuit un léger boitillement qui perdurait encore lors des trois jours. À tout hasard, j'avais emporté les radios de mon calcanéum. Vint mon tour. Après un examen complet, le jeune médecin, qui me déclara que tout allait bien, s'intéressa néanmoins à mes radios. Il détendit l'ambiance avec une blague de carabin : *"Vous présentez la fracture type de l'amant qui s'enfuit par la fenêtre"...* puis appela un confrère pour lui faire profiter de mon exemplaire fracture. Cela me faisait une belle jambe ! Où voulait-il en venir ? Le médecin, comme nombre de ses confrères, était un appelé. Il me parut finalement plutôt sympathique. Bien involontairement je présentais un cas typique de son sujet de thèse, une fracture comme il aurait aimé en avoir plus souvent sous la main ! Sa question fut sans détour : *"L'armée, vous en pensez quoi ?"*. Ma réponse fut plus diplomatique : *"Je n'y suis pas hostile, mais, en tant que chargé de famille, cela ne m'arrange pas"*. Lui : *"D'accord, je vous exempte, au motif que vous ne pourrez pas faire de marche"*. Je n'en croyais pas mes oreilles et me voyais déjà rentrant au Havre, soulagé. Il réfréna cependant mon enthousiasme en poursuivant : *"Je suis médecin appelé, je ne peux que donner mon avis, la décision finale appartient au médecin-chef militaire que vous allez voir"*. C'eut été

trop facile ! Je ressortis donc quelque peu ébranlé et poussai sans trop d'illusions la porte dudit médecin-chef. Sans un mot et sans un regard, ce dernier prit mon dossier, le consulta brièvement, le referma et déclara, m'ignorant toujours : "*Maintenant, allez voir l'officier orienteur*". Orienteur ?!.. Cela voulait dire que l'on allait m'orienter vers quelque part et que finalement j'étais bon pour le service !

La décision de l'officier orienteur fut tout autre et me laissa quelques instants abasourdi, hésitant entre incrédulité et jubilation : exempté ! Quarante cabines, quarante numéros de loterie et j'étais exempté, j'avais tiré le bon numéro !

Est-il utile de préciser que j'empruntai le train du retour soulagé et heureux ? Heureux de voir s'éloigner la perspective d'une séparation qu'il m'aurait été difficile de supporter. De même qu'il m'aurait été difficile de supporter l'armée et ses privations de liberté inhérentes.

Dans le train, je retrouvai la plupart des copains de la veille. Le petit gabarit qui pariait sur son physique pour se faire exempter faisait partie des élus. Après un arrosage succinct dans un bistrot du quartier de la gare du Havre, je me hâtai de regagner la maison pour annoncer la nouvelle à Annie. Nous allions pouvoir reprendre le cours de nos projets et

utiliser plus judicieusement les quelques économies accumulées en prévision de mon année geôlière.

.../...

